



HAL
open science

Compte rendu de lecture : Les sociétés et l'impossible. Les limites imaginaires de la réalité

Marie Duru-Bellat

► **To cite this version:**

Marie Duru-Bellat. Compte rendu de lecture : Les sociétés et l'impossible. Les limites imaginaires de la réalité. Lectures [en ligne] Les comptes rendus, 2014. hal-03571369

HAL Id: hal-03571369

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-03571369>

Submitted on 14 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie Duru-Bellat

Danilo Martucelli, *Les sociétés et l'impossible. Les limites imaginaires de la réalité*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Marie Duru-Bellat, « Danilo Martucelli, *Les sociétés et l'impossible. Les limites imaginaires de la réalité* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2014, mis en ligne le 20 novembre 2014, consulté le 20 novembre 2014. URL : <http://lectures.revues.org/16204>

Éditeur : Liens Socio

<http://lectures.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://lectures.revues.org/16204>

Document généré automatiquement le 20 novembre 2014.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Marie Duru-Bellat

Danilo Martucelli, *Les sociétés et l'impossible. Les limites imaginaires de la réalité*

- 1 Dans ce livre ambitieux, D. Martucelli se penche sur la (vaste) question des rapports entre l'action et la réalité. Alors que les sociétés peuvent avoir le vertige face à des possibilités d'action infinies – l'action étant toujours un pari –, elles vont mobiliser, selon des modalités diverses, la réalité comme un « butoir ultime à l'action » (p. 15). Dans un monde que nous ne percevons qu'au travers de médiations symboliques et que les sociétés s'efforcent d'organiser en mettant en place et en légitimant un certain ordre social, la vie sociale institue les limites dont on a besoin pour pouvoir agir : « l'action n'est possible que parce qu'est établie, au préalable, l'existence d'une réalité qui la cantonne efficacement dans ses possibilités » (p. 28). Alors qu'il y a toujours des rapports élastiques entre les actions et la réalité – il est toujours possible d'agir autrement –, les sociétés définissent des limites posées comme indépassables, et ainsi les « bornes de ce qu'elles nomment la réalité » (p. 31). Ce que l'auteur désigne sous le vocable de « choc avec la réalité » (soit les limites que la réalité ne manquera pas de dresser à nos actions) fonctionne alors comme une idée régulatrice, qui convainc que le monde est soumis à des limites, et qu'il faut donc de s'y adapter. Ces « limites ultimes sont à la fois fondamentalement indéterminées du point de vue pratique et systématiquement présentes au niveau de l'imaginaire » (p. 52). En d'autres termes, les chocs avec la réalité sont toujours imagés, et rarement éprouvés.
- 2 Les sociétés se dotent ainsi de tout une représentation sociale désignée sous l'expression de « régime de réalité », soit « une construction à puissante efficace pratique et symbolique dont la fonction sociale n'est autre que de dire, à l'intérieur d'un imaginaire collectif, l'ordre du possible et de l'impossible » (p. 63) et de présenter cet ordre comme découlant de la réalité même des choses. L'auteur souligne que « tout régime de réalité est sous-déterminé par les faits » (p. 69), l'essentiel étant les significations sur la base desquelles se greffent les représentations des limites du monde. D. Martucelli, dans une analyse combinant de manière érudite philosophie, histoire, économie, sociologie et écologie, décrit alors une succession de ces régimes de réalité : un régime fondé sur le croire religieux, ensuite, un régime fondé sur l'organisation politique, puis un autre sur la science moderne avec dominance de l'économie, avec enfin peut-être, en gestation, un régime fondé sur l'écologie.
- 3 Le régime religieux de réalité a fonctionné longtemps avec une très grande efficacité, du fait de sa « vision omni-interprétative des événements » (p. 89) invoquant des entités invisibles. Mais il a été miné progressivement par ce qui apparaît comme des anomalies (la perception grandissante de certaines injustices divines notamment) et aussi par la montée d'une « auto-institution du social » (p. 102) et à la montée corollaire de l'individu, évolutions qui rendent de plus en plus inacceptable que la société trouve ses fondements dans une base extérieure, dans le ciel des divinités. Un nouveau régime de réalité s'instaure alors – le régime politique de réalité –, qui remplace la volonté des dieux par celle des hommes et scelle le triomphe de la gouvernementalité. Mais lui aussi a décliné progressivement, car « en devenant plus puissant d'un point de vue pratique, l'État s'est affaibli d'un point de vue symbolique » (p. 134) : « ses interventions gagnent en efficacité instrumentale ce qu'elles perdent en termes de croyance » (p. 133). De plus, la montée de l'égalité ébranle la hiérarchie, qui en était un principe essentiel et, avec les révolutions, « le politique cesse d'être le carcan de l'impossible pour devenir le lieu de tous les possibles » (p. 137). À ceci s'ajoute la montée de la science moderne, qui pose que le monde est régi par des lois causales universelles, mécaniques, dégagées par des études objectives, et à même de produire une représentation « vraie » de la réalité. La science institue une nouvelle image du monde et reprend à son compte la fonction sociale de fixation des limites de la réalité. C'est la science économique qui va assurer cette

fonction, plutôt que la sociologie, du fait de la conception mécanique de l'ordre social qu'elle véhicule.

- 4 D. Martucelli analyse longuement ce nouveau « régime de réalité » (encore dominant aujourd'hui) et les racines de son emprise. Capable de formuler les questions de société en termes compatibles avec une approche scientifique, l'économie propose de plus une vision enchantée du monde, où le marché vient remplacer la providence : le marché produit en effet, grâce à l'agrégation des conduites individuelles, un ordre spontané, un équilibre (des prix par exemple) qui ne découle que de ces comportements, sans qu'on ait besoin de recourir à des forces supra-individuelles, à l'autorité d'un dieu ou d'un État. La grande peur mobilisée, c'est ici la rareté, qui s'impose comme une évidence ; certes, dans ce régime, sont amalgamées deux types de rareté, la rareté finitude, qui instaure des limites factuelles au monde, et la rareté pénurie, qui dépend des comparaisons faites avec autrui et donc de rapports sociaux et d'une logique du désir elle-même appuyée sur une logique marchande. Cette peur de la rareté, l'économie la prend en charge par toute une représentation d'ensemble de la vie sociale, articulée autour de grandes métaphores comme l'agrégation, l'équilibre, le circuit... C'est ainsi une vision de l'ordre social qui est mise en place, un ordre naturalisé, avec des individus mus par la maximisation de leur satisfaction, dont les comportements interdépendants se régulent sans qu'il y ait besoin d'un État. Ceci dessine un modèle vers lequel il faut plier la réalité : le politique va être contraint de « composer avec une limite de la réalité qui lui est extérieure » (p. 231).
- 5 Pourtant, alors même que l'économie est censée, comme science, se soumettre à l'épreuve des faits, l'écart est fréquent entre les faits prédits et les événements réels. Cet écart va être comblé par des récits *ex post* et *ad hoc*, dont l'enjeu est de maintenir la croyance dans des limites indépassables et compte tenu desquelles il n'y a pas d'alternative.
- 6 La thèse de l'auteur, c'est que cette domination du « régime économique de réalité » est ébranlée, pour diverses raisons. L'une d'elles, fondamentale, est la prise de conscience du caractère conventionnel de la monnaie (avec sa dématérialisation) ; jouent également le développement de l'économie virtuelle et celui d'une spéculation sans rapport avec la production. Au total, si l'ordre économique repose sur la confiance, sur une monnaie qu'on peut toujours créer ou sur du virtuel, la rareté qui en est le pilier devient bien floue... De plus, on perçoit de mieux en mieux le caractère élastique des contraintes économiques posées comme découlant de la mécanique économique ; par exemple, quel est le taux d'imposition marginal (ou de niveau de l'endettement public) le plus élevé qu'une économie peut supporter ? Peu à peu s'insinue l'idée que « la mécanique économique n'impose rien par elle-même » (p. 293).
- 7 Dans le même temps, on inscrit dans les constitutions certains paramètres jugés essentiels par la mécanique économique, ce qui, paradoxalement, met au jour le fait que « l'économie n'est pas le fruit d'une mécanique factuelle, mais le résultat d'un ensemble de décisions stratégiques de régulation » et qu'il convient « d'encadrer par des règles politiques ce que l'engrenage factuel de la mécanique économique ne parvient pas de facto à concrétiser » (p. 294). Ces objectifs chiffrés (comme ceux fixés à Bruxelles) sont relativement arbitraires (par rapport à ce que montrent l'histoire ou les comparaisons internationales) ; ils visent à « asseoir la légitimité du politique par l'économie », et à « soustraire le plus grand nombre de décisions économiques au jeu politique... grâce à des décisions politiques » (p. 298-299). Au-delà des réelles contraintes économiques, il apparaît donc de plus en plus que l'économie est un domaine « soumis à une élasticité irrépressible » (p. 331), et est de moins en moins capable de tracer la frontière entre le possible et l'impossible. Dès lors qu'« aucune société n'a jamais vécu sans une idée régulatrice et sociétale de limite de la réalité » (p. 399), l'émergence d'un nouveau régime de réalité est probable...
- 8 L'auteur fait l'hypothèse que nous allons vers un nouveau régime dominé par l'écologie : après Dieu, le Roi et l'Argent, « les impératifs de la nature deviennent progressivement et explicitement les principes à partir desquels doit se contrôler la nature humaine » (p. 383). S'ancrant dans une peur grandissante quant aux dégâts irréversibles infligés à la nature et à leurs conséquences, il dessine une nouvelle figure de la limite. Celle-ci n'est pas

immédiatement visible et toute une construction sociale, politique et culturelle s'attache à en convaincre. Cette évolution se niche dans un contexte où l'on doute des vertus émancipatrices de la science comme des bienfaits de la croissance et de l'industrialisation forcenée. Pour autant, les sciences sont mobilisées, notamment pour déterminer ce seuil entre le possible et l'impossible qu'il ne faudrait en aucun cas franchir. Mais en la matière, les controverses sont légion, les démentis nombreux (par exemple, quant à la population mondiale maximale que la terre peut nourrir) et les risques écologiques sont extrêmement difficiles à objectiver. Ce régime doit alors, pour convaincre, mobiliser « la force imagée des catastrophes nécessaires » (p. 394). Néanmoins, D. Martucelli précise à maintes reprises qu'il s'agit là d'une hypothèse : nous sommes au milieu de la bataille et « l'imaginaire de la limite économique accuse déjà trop d'anomalies là où l'imaginaire de la limite écologique présente encore trop d'incertitudes » (p. 408). Une conclusion en forme d'autocritique clôt ce livre ce livre original, dense et essentiel.

Pour citer cet article

Référence électronique

Marie Duru-Bellat, « Danilo Martucelli, *Les sociétés et l'impossible. Les limites imaginaires de la réalité* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2014, mis en ligne le 20 novembre 2014, consulté le 20 novembre 2014. URL : <http://lectures.revues.org/16204>

À propos du rédacteur

Marie Duru-Bellat

Sociologue, Sciences Po-Observatoire sociologique du changement et IREDU.

Droits d'auteur

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors
